





# **La banlieue contre la ville**

**labarquedor@gmail.com**



Pierre Le Vigan

**La banlieue  
contre  
la ville**

Contact auteur : [labarquedor@gmail.com](mailto:labarquedor@gmail.com)

A mon fils Maxime,  
et à la mémoire  
d'Anna Duquesne (1921-2006)

## **SOMMAIRE**

Avant-propos 9

Chapitre 1 : La ville, permanence et métamorphoses 13

Chapitre 2 : Menaces sur la ville 38

Chapitre 3 : Une histoire de la banlieue parisienne 61

Chapitre 4 : Quand la ville se défait 127

Chapitre 5 : Pourquoi la crise des grands ensembles ? 151

Chapitre 6 : Les banlieues, les ghettos et les violences urbaines 160

Chapitre 7 : Thèses sur la ville 189

Chapitre 8 : Entretiens 196

Chronologie des banlieues 227

Glossaire critique 237

Bibliographie 241

<http://labarquedor.fr>  
Contact auteur : [labarquedor@gmail.com](mailto:labarquedor@gmail.com)  
[pierrelevigan@gmail.com](mailto:pierrelevigan@gmail.com)



## Avant-propos

« Nathanaël, je te parlerai des villes »  
André Gide, *Les Nourritures terrestres*, 1897.

Traditionnellement la ville est « un objet spatial occupant un site » comme l'écrivait Henri Lefebvre. Mais la ville n'est plus ce qu'elle était. Hier, réservoir de souvenirs, labyrinthe familier, elle est aujourd'hui travaillée par des forces souvent anonymes, et en tout cas incontrôlées : promoteurs, aménageurs, designers. Jamais on ne s'est autant préoccupé de l'« image » de la ville. Mais jamais celle-ci n'a été aussi brouillée. Les urbanistes modernes veulent faire le deuil du passé, les post-modernes font le deuil du présent. Tous font le deuil de l'avenir. Car passé, présent, avenir doivent être assumés ensemble.

Arraisonnée par la technique, la ville a perdu son épaisseur temporelle, sa capacité à superposer les traces des temps historiques. La nostalgie remplace le sentiment d'appartenance. Cela concerne aussi bien les villes que les nations. « La France est un hôtel, pas plus. » (*La Voix du Nord*, 14 novembre 2010) constate (sans déploration) Michel Houellebecq. Mais alors, c'est un pays qui disparaît. Le lien social n'y gagne rien. Il y a un quart de siècle, le maire de Philadelphie fit le constat suivant à la suite d'émeutes : « Désormais, les frontières de l'Etat passent à l'intérieur des villes ». Ou plus précisément la frontière passe entre la ville – ce qui reste de la ville – et la banlieue, la nouvelle forme de la ville, tentaculaire, immense, et parfois ensauvagée. Nous sommes retournés à une situation antérieure à la parenthèse de l'Etat-nation, achevée en France depuis guère plus d'un siècle, en crise depuis déjà trente ans. C'est en ville que se

joue la cohésion sociale. S'il a toujours été difficile de penser l'essence générale de la ville, comme le remarque Jacques Derrida, c'est que la ville est mémoire et promesse, elle n'est ainsi jamais pleinement re-présentable. La ville est trop présente pour être représentée, elle est si loin et si proche à la fois. La ville est ce qui tient lieu, pour la communauté, de la tour de Babel impossible.

La ville est renoncement à toucher les cieux. Mais elle n'est pas renoncement à accueillir les dieux. C'est pourquoi elle intègre la fonction religieuse, la fonction d'organisation politique de la cité, et la fonction de reproduction de la société. La ville reflète l'équilibre ou la prédominance de telle de ces fonctions. Et bien entendu elle reflète, aujourd'hui, la prédominance de la fonction marchande.

Le monde moderne se caractérise par l'hypertrophie de la fonction économique. D'où le modelé de la ville sur la base du travail : l'espace du travail est celui qui structure tous les autres. Dilatée dans l'espace, la ville flotte à la surface des temps modernes. L'idéologie de la table rase, le mépris pour l'architecture vernaculaire au profit de modèles rationalistes universels (tel celui de Le Corbusier), le développement industriel effréné – le productivisme - a amené la constitution d'immenses banlieues. Elles sont constituées d'un habitat de masse, de quartiers de masse, standardisés : un centre commercial, un quartier des écoles, etc. Des quartiers neufs et sans histoire longue. Des ensembles immenses et souvent peu vivables. « La non-ville et l'anti-ville vont conquérir la ville, la pénétrer, la faire éclater, et de ce fait, l'étendre démesurément, aboutir à l'urbanisation de la société, au tissu urbain recouvrant les restes de la ville antérieure à l'industrie. », écrit Henri Lefebvre <sup>1</sup>. Le déracinement est devenu la règle. C'est la banlieue

---

<sup>1</sup> H. Lefebvre, *La révolution urbaine*, idées-Gallimard, 1970.

qui est devenue la norme de la ville : séparation des activités, désymbolisation, mécanisation des parcours. L'intimité de l'habitat a été violée : le monde marchand veut la transparence. C'est l'exil en ville de chacun.

Exit la ville ? La fin des villes est-elle une fatalité ? Est-elle la contrepartie inévitable d'un incontestable gain de confort ? La ville va-t-elle être tuée par la banlieue ? Et si la réduction de la ville à la banlieue provenait d'une conception uniforme - et uniformisante - de l'homme ? Et si la crise de la ville était due à l'emprise trop grande du calcul économique ? Ne faut-il pas partir de la banlieue pour refaire de la ville, là où l'urbanité est le plus en péril ? « Là où croît le danger croît aussi ce qui sauve » écrivait Hölderlin.

En tout état de cause, la situation actuelle est inquiétante. La part des habitants de la terre vivant en ville n'a cessé de croître depuis 1950. 90 % de la croissance urbaine se fait dans des villes déjà immenses, trop étendues : des mégapoles déjà saturées et hypertrophiées. Ce qui serait nécessaire pour rendre les villes vivables, c'est un effort d'organisation considérable, demandant une permanence inédite des volontés politiques, et une capacité d'émancipation des impératifs financiers. Ce qui serait nécessaire serait de mettre en œuvre une *décroissance* des villes. Ce n'est pas l'hypothèse la plus probable.

Une mise en perspective historique ouvre, en tout cas, des pistes de réflexions. Elle montre que l'histoire de la ville n'est pas écrite d'avance. La ville est projection au sol des rapports sociaux, – une « projection de la société sur le terrain » disait Henri Lefebvre – et aussi un terrain de lutte et de transformation pour ces rapports. Entre grands ensembles et pavillons, d'autres voies sont possibles, d'autres voies ont été explorées, et certaines sont viables et sont compatibles avec les rythmes humains, avec les besoins humains, bref, avec ce qu'est l'homme, à son échelle, un

être qui a besoin de repères, un animal intelligent, mais un animal quand même. Ces solutions sont les cités-jardins, les immeubles-villas, les éco-quartiers.

La désocialisation de la banlieue, la désertion civique qui tend à la caractériser, les fractures urbaines qui aggravent les fractures sociales ne sont pas fatales. Le choix n'est pas limité entre la relégation et le tout-répression. Le choix n'est pas non plus entre « mettre les villes à la campagne », vieille utopie et poursuivre une « banlieuisation » sans fin de nos espaces.

Un autre chemin est possible : il passe par la réurbanisation, la réappropriation des lieux par les habitants, la requalification des espaces, la démocratisation du beau. Le beau pour tous est une idée neuve. Mais ce projet ne va pas sans une éducation au beau. Si les idées de la modernité ont mené la ville là où on sait, d'autres idées peuvent la mener ailleurs. Demain, la ville retrouvée ? Différente de la ville d'hier, mais de nouveau urbaine ? Ou demain la ville engloutie par la banlieue ? La ville perdue. L'avenir reste ouvert, et il dure longtemps.

PS : *quelques extraits du livre sont déjà parus dans Inventaire de la modernité avant liquidation (Avatar éditions, 2007) et d'autres dans le magazine Eléments, (137, automne 2010). Ils ont tous été remaniés.*

Nota Bene : l'entretien est paru dans <Europe Maxima>, revue électronique.

## **Chapitre 1 : La ville, permanence et métamorphoses**

La ville est « une alvéole de temps comprimé », écrit Gaston Bachelard. Autrement dit, la ville résume l'histoire. Elle résume ses permanences, elle résume ses crises et ses métamorphoses. « Une ville n'est pas un point dans l'espace, elle est un drame dans le temps », disait Patrick Geddes. A l'origine lieu du sacré et du politique, la ville a été progressivement arraisonnée par l'économie. La raison calculante a prétendu mettre fin au « désordre urbain ». Elle a prétendu mettre la ville sur le chemin d'un développement enfin harmonieux, c'est à dire organisé et prévisible. Michel Ragon nomme cela « la mise en circulation de la raison dans la rue ». La ville perd alors son unit. L'éclatement de ses styles architecturaux, une ségrégation spatiale sans précédent, la perte d'intensité politique de l'espace urbain se conjuguent pour ramener la ville à une juxtaposition d'oeuvres d'art. Ce mouvement s'accroît avec les Lumières et la Révolution française. Il prend une ampleur considérable avec la révolution industrielle. Les faubourgs deviennent des banlieues. L'architecture (l'art de construire les bâtiments de telle ou telle façon) et l'urbanisme (l'activité qui définit l'ordonnancement spatial des établissements humains), se retournent alors contre la ville. Point culminant : l'ultra-rationalisme du mouvement « moderne ». Et après ? Demain, quelle ville ? Les faubourgs nourrissaient la ville et l'ouvraient sur les campagnes, les banlieues, désormais, encerclent la ville. « L'origine, c'est le but », disait le médecin grec Alcméon. En d'autres termes, pour comprendre demain, comprenons ce qui s'est passé hier.

### **La ville, « terre native des corps politiques »**

Le propre de la ville est de permettre l'intensification des relations et le regroupement des centres de décision. De fait, tous les peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire ont construit des

villes. Spengler notait : « ...toutes les grandes cultures sont des cultures citadines (...). L'histoire universelle est l'histoire des cités » <sup>2</sup>. « Les villes », notait encore Spengler, sont les lieux « où se concentre le cours de l'histoire ». Les villes sont donc le lieu du politique. Par leur fondation, les peuples s'affirment. Hannah Arendt relevait pour sa part : « La fondation des villes est (...) la condition matérielle de la puissance » <sup>3</sup>. La ville est par excellence le lieu de la socialité. Thomas d'Aquin célébrait l'importance de la « vie commune » dans la fondation des villes. Jean-Paul Dollé écrit : « (...) il faut toujours avoir à l'esprit la définition aristotélicienne de l'être humain. L'homme est un animal qui pense politiquement. (...) Animal qui pense politiquement cela veut dire que l'homme - ce corps-animal qui ne peut vivre qu'en se pensant comme corps, pense pour autant qu'au moins deux corps existent, que l'autre existe. (...) L'homme est un animal qui pense politiquement, cela veut dire que l'homme vit avec d'autres corps toujours déjà là qui pensent politiquement. » En d'autres termes, il n'y a pas de pensée politique sans rencontre de l'autre. Il n'y a pas de lien social sans production de normes politiques. Jean-Paul Dollé poursuit : « Quel est le lieu le plus adéquat à ces animaux-corps pensant politiquement et toujours déjà là ? Celui où ils vivent et habitent (satisfaisant à leurs besoins de survie) regroupés. C'est l'habitat regroupé qui correspond à leur nature de corps pensant politiquement. La cité est donc la terre native des corps politiques. Ce n'est point effet subjectif, mais effet de structure. L'homme est l'animal nativement politique, nativement citadin » <sup>4</sup>.

Dans les villes se déterminent, se négocient et s'agent, les formes de la liberté. Michelet écrit à propos de la France du début du XII<sup>e</sup> siècle : « C'était surtout dans les bourgs populaires qui

---

<sup>2</sup> O. Spengler, *Le déclin de l'Occident*, Gallimard, 1948.

<sup>3</sup> H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983.

<sup>4</sup> « Formes de ville, formes de l'âme », *Lumières de la ville*, n°6, novembre 1992.

s'étaient formés au pied des châteaux que fermentaient les idées d'affranchissement (...). C'était donc par les villes que devait commencer la liberté, par les villes du centre de la France qu'elles s'appelaient villes privilégiées ou communes, qu'elles eussent obtenu ou arraché leurs franchises ... » <sup>5</sup>. La ville est naturellement un lieu de droit. Ce qui ne veut pas dire seulement un espace des relations fondées sur le contrat. En effet, la ville ne s'oppose pas à la communauté « chaude »; elle l'inclut. Il y a, en ville aussi, des groupes fusionnels. Mais la ville est nécessairement lieu de droit dans la mesure où « la connaissance personnelle et spécifique (y) fait défaut » <sup>6</sup>. Pourtant, de ce que la ville soit le sanctuaire de la valeur d'échange, on ne peut conclure, comme le font Pierre Ansay et René Schoonbrodt, qu'elle « jette ainsi les bases d'une réelle démocratie économique » <sup>7</sup>. C'est aller trop vite.

Mais il est vrai que la ville est le lieu de l'équivalence généralisée. Pour cela, elle est aussi le lieu des destructions et des reconstructions. Son étude se fait donc nécessairement à partir de traces qui font sens, et transforment l'espace en lieu. « Tel espace est devenu lieu, écrivent Pierre Ansay et René Schoonbrodt, parce qu'il recueillait en son périmètre l'avènement de l'événement ». En tant que lieu de la trace des événements, la ville est un phénomène inter-générationnel. Platon écrit : « Attentifs à garder le juste milieu entre le faste et la pauvreté servile, ils se faisaient bâtir des maisons décentes, où ils vieillissaient, eux et les enfants de leurs enfants, et qu'ils transmettaient toujours les mêmes à d'autres pareils à eux. » (*Critias*). La ville représente des flux de dons, et ce sont d'abord des dons entre générations. D'où la fragilité de la ville. Aussi, tout aménagement est-il avant tout ménagement : des rapports entre générations, entre milieux sociaux, entre résidents et non-

---

<sup>5</sup> *Histoire de France*, tome IV, 1840.

<sup>6</sup> Max Weber, *La ville*, Aubier-Montaigne, 1982.

<sup>7</sup> *Penser la ville*, AAM, Bruxelles, 1989, p. 41.

résidents, ... . Les échecs de l'aménagement sont des violences faites à l'homme tout autant que des échecs du politique.

En nécessitant la mobilisation d'une main d'oeuvre nombreuse, en s'appuyant sur des techniques variés, en étant un champ d'expérimentation pour les artistes comme pour les politiques (qui sont parfois les mêmes), la construction des villes a été dès l'origine profondément dépendante de l'état des techniques et des rapports sociaux. Au point que certaines analyses ont vu dans les villes essentiellement des superstructures des forces productives. L'hypothèse est toutefois réductrice. La conception des villes est le fruit d'un regard spécifique de la communauté sur elle-même : elle est une cristallisation des rapports entretenus par les hommes entre eux. Si la ville est conditionnée par des moyens techniques - qui généralement permettent des morphologies multiples -, elle témoigne surtout, notamment au travers de la représentation de la place des dieux et du politique, de la diversité des rapports des hommes au monde. La ville est une parole. Elle dit la diversité du monde.

### **Edifier la ville, un art de stratégie**

Les idéologies et les religions ne déterminent pas seulement une façon de voir le monde, mais aussi une façon de l'organiser. La religion - pas plus que la philosophie - n'a jamais été uniquement l'art d'interpréter le monde, mais aussi l'art de le transformer. En conséquence, les conceptions qui ont présidé à la naissance de chaque cité influent sur le futur et ne sont pas le simple socle passif de mouvements historiques. Et quand bien même les techniques à disposition ont-elles, à l'évidence, des incidences sur les formes urbaines, ce n'est jamais que la place que les hommes s'attribuent dans le monde qui détermine leur intérêt pour la technique, et la nature des techniques qu'ils développent. L'originalité respective des civilisations réside ainsi non dans



leurs réponses techniques, mais dans le choix des problèmes qu'elles décident de se poser.

Les conceptions en matière d'art de bâtir les villes sont tout autre chose que la succession de recettes techniques. L'historien de l'urbanisme Gaston Bardet disait : « L'urbanisme doit être un art de stratégie et non de maçon ». L'urbanisme, mot récent créé en 1867 par un architecte espagnol, excède en effet l'art de concevoir et de construire des bâtiments. L'urbanisme commence quand ceux-ci se déploient dans l'espace. C'est l'art de bâtir et d'aménager les villes. Cet art de bâtir doit répondre à des qualités d'utilisation. Il mobilise ainsi les techniques, il fait appel aux savoir-faire existants, et il pousse à leurs développements : par la construction d'enceintes et remparts pour la défense, par la recherche des moyens de transports les mieux adaptés, etc. Mais l'utilisable n'est pas l'utile – ou du moins l'excède largement. De ce fait, pas plus que l'économie politique ne se réduit à la rareté du temps et des ressources, l'urbanisme ne peut être ramené au problème de la rareté de l'espace ou des moyens humains mobilisables. Si l'urbanisme ne se réduit ni à la gestion de la place, ni à celle de la rareté, c'est qu'avant d'être l'art d'aménager, l'urbanisme est en effet *l'art d'imaginer*. Aussi les éléments significatifs sont-ils la place accordée à la célébration des dieux, aux événements politiques et à la vie économique.

L'évolution de la prise en compte de ces facteurs, en différents lieux et à différentes époques, nous paraît pouvoir être saisie à travers trois éléments. Un : comment se réalise l'insertion de la ville dans la nature et le paysage ? Quel est le rôle des enceintes ? La ville est-elle close sur elle-même ou ouverte ? Deux : quelle est la nature des monuments existants et quel est leur rapport à la ville, c'est à dire notamment l'espace public qu'ils génèrent ? Trois : quel est le type de plan dominant (en quadrillage, radio-concentrique, ...) ?

L'acte même de fondation des villes est au carrefour du politique, de l'économique, du religieux. L'implantation d'une ville obéit en général à des critères géographiques de « défendabilité », possibilité de défendre le site. Mais la ville est aussi le lieu où vont se valoriser par l'échange les productions des campagnes. Sa situation nécessite donc de bonnes communications. Ces exigences, qui sont celles du commerce, ne se rencontrent que rarement avec celles de la défense (à quelques exceptions près comme Constantinople). La ville est le lieu où le pouvoir se dispute et se discute, elle doit de ce fait avoir une certaine autonomie par rapport à son environnement, c'est à dire intégrer dans une certaine mesure stockages, terrains agricoles et d'élevage. Les lieux du sacré doivent être protégés des violations, tout en étant ouverts à une pratique de masse, et refléter la place respective accordée par la religion à la nature, aux dieux et aux hommes. Ainsi en Mésopotamie, c'est la ville, dont le terrain est précieux, qui est divisée en propriétés, tandis que la campagne est administrée collectivement et vouée à la divinité. Les lieux de culte des cités sumériennes et babyloniennes sont généralement à l'intérieur de l'enceinte de la ville. Ces lieux bénéficient ainsi de la protection des remparts.

### **La ville grecque, « portion de nature »**

En Grèce, les lieux de culte sont regroupés dans la partie de la ville qui, en cas de guerre, est censée être prise la dernière : l'Acropolis. Ce souci de protection s'explique dans la mesure où les villes antiques sont souvent des villes-Etats. La Grèce se distingue nettement des civilisations égyptiennes et mésopotamiennes par l'inclusion de ses villes dans le paysage naturel.

Selon l'expression de Leonardo Bénévolo, la ville est « une portion de nature transformée selon un projet humain » <sup>8</sup>. On peut y voir la marque d'une conception non dualiste des rapports de l'homme et du monde. L'absence de césure entre la ville et son environnement est aussi manifeste sur le plan politique. Chaque cité grecque, au périmètre irrégulier, est une petite patrie qui se définit par le territoire que le regard peut embrasser. Cette cité (*polis*) ne se réduit pas à l'espace urbain. C'est un concept politique - non un espace bâti. La ville grecque n'est pas le territoire de la cité. Elle est le lieu où celle-ci se donne une constitution politique. Elle n'est pas le contraire de la campagne, elle est le contraire de l'incivisme. Fustel de Coulanges le notait : « Cité et ville n'étaient pas des mots synonymes chez les Anciens. La cité était l'association religieuse et politique des familles et des tribus; la ville était le lieu de réunion, le domicile et surtout le sanctuaire de cette association ».

Ainsi, l'habitat peut être dispersé sans que cela éloigne de la participation à la citoyenneté : les citadins n'ont pas plus de droits que les ruraux. Un autre terme que *polis* désigne d'ailleurs l'espace central regroupant les institutions politiques : l'*astu*. La cité est en effet avant tout le reflet d'une conception de la citoyenneté. Exemple : après les invasions doriennes (1200 av. J.-C), l'esprit de compétition se répand. Il suppose l'égalité des citoyens devant le pouvoir. L'Etat devient alors la chose de tous : la *res publica*. On peut mettre en rapport ce mouvement de la société avec le fait que les fortifications tendent à enserrer, à partir de ce tournant, toute la cité et à la protéger.

La ville grecque comporte trois espaces : privés, publics et sacrés. L'architecte et philosophe Hippodamos de Milet écrit : « J'imaginai une ville de 10.000 habitants, divisée en trois classes, l'une composée d'artisans, l'autre d'agriculteurs, la

---

<sup>8</sup> *Histoire de la ville*, Parenthèses, 1983.

troisième de guerriers; le territoire y serait également divisé en trois parties, une consacrée aux dieux, une à la vie publique et une réservée à la propriété privée ». La distinction entre les lieux dévolus aux fonctions marchandes et ceux destinés au politique est considérée comme essentielle : « La place publique, affirme Aristote, ne sera jamais souillée de marchandises et l'entrée en sera interdite aux artisans, aux laboureurs, et à tout autre individu de cette classe (...) Loin de cette place et bien séparée d'elle, sera celle qui est destinée au marché ».

Ces principes permettent différents types de composition urbaine. C'est pourquoi plusieurs tendances différentes s'affirment au cours des siècles. Certaines mettent en valeur le plan orthogonal d'Hippodamos de Milet, avec la division de la ville en îlots (*insulae*) dont la taille est différente suivant les quartiers. Ce plan en damier, dit aussi milésien, est particulièrement adopté à l'époque hellénistique, du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C à l'Empereur Auguste. D'autres prônent la recherche du monumental et des perspectives (tel à Pergame), avec un plan non orthogonal mais dicté par le relief. D'autres, encore, voient une réussite dans le développement diffus d'Athènes aux rues tortueuses et aux limites fluctuantes. L'ordre qui se manifeste dans la cité grecque antique est évolutif, il est dû, selon Gaston Bardet, « non à un tracé régulier, mais à la localisation précise de chaque organe là où il doit remplir sa fonction propre. (...) Par la séparation des monuments, par leur balancement, par leur présentation non dans l'axe mais sur les angles - qui traduit le pluralisme originel existant au sein de la cité grecque - Athènes magnifie le "synoecisme", autrement dit la fédération de petits groupes autonomes. Enfin, par son Acropole, elle tend à dépasser cette communauté fédérale et prépare le sommet suivant : celui de la communion médiévale » <sup>9</sup>. Françoise Choay écrit des bâtisseurs grecs : « Toute l'oeuvre renvoyait à une certaine

---

<sup>9</sup> *L'urbanisme*, PUF, 1945.

conception du monde, de la société, voire à une expérience mathématique qui élaborait ou transcrivait les concepts de symétrie, d'égalité et de réversibilité si chers au monde grec ».

## La ville romaine

La ville romaine reste, comme la ville grecque, une « portion de la nature ». La ritualisation de sa fondation renforce cet aspect plus qu'elle ne l'infirme. Le sacré de la ville romaine prend son sens « hors les murs ». Plus encore peut-être que la cité grecque, la ville romaine est bâtie en fonction de critères politiques et religieux. Les Romains ont éprouvé le besoin de ritualiser la construction de leurs villes. En plus des nécessités tactiques, l'édification de murs d'enceinte était, comme le remarque Lewis Mumford, « le premier acte de la fondation ». Une institution comme le *pomerium* (ou *pomoerium*) témoignait de la même ritualisation. Celui-ci, constitué par l'espace libre aménagé autour de l'enceinte de Rome dans lequel il était interdit d'habiter et de cultiver, marquait la limite du pouvoir des consuls. « Un général victorieux, écrit Pierre Grimal, au retour de sa campagne se voit interdire de franchir la limite pomeriale aussi longtemps qu'il désire demeurer *imperator*, en attendant, par exemple, que le Sénat consente à lui décerner les honneurs du triomphe. Si, même par mégarde, il posait un pied à l'intérieur du *pomerium*, il perdrait sa qualité et ne pourrait plus aspirer à triompher » <sup>10</sup>.

Les pratiques liées au politique et au religieux sont l'objet des constructions regroupées dans le *forum*, mot qui signifie « hors de ». Ce lieu de socialité était en effet, à Rome, initialement en dehors de la ville, même s'il y fut vite englobé. Le forum est donc ce qui excède la ville et, par là, lui donne un sens (politique) et une direction (dans l'espace). Les forums impériaux - construits après le forum romain - marquent la direction de l'extension de la

---

<sup>10</sup> *Les villes romaines*, PUF, 1971.

ville (approximativement le sud-est). Ils étaient les lieux du religieux, avec les temples abritant les statues de divinités, les lieux de l'histoire, avec les arcs à fonction commémorative, les lieux de la politique avec les basiliques où se tiennent les assemblées publiques et se rend la justice, du débat avec les rostrales (plate formes en pierre utilisées par les orateurs).

Une grande place, située devant la basilique, matérialisait l'indétermination du politique et était le centre de la vie publique et sociale (on retrouvera cet aspect dans les villes-Etats de la fin du Moyen Age dominées par la bourgeoisie marchande). La présence de boutiques autour de cette basilique peut s'interpréter comme le refus d'une coupure de la politique d'avec les réalités économiques. A beaucoup d'égards, l'organisation de l'espace suggérait une hiérarchie entre la place première du religieux (plus largement : du culturel) puis du politique et enfin de l'économique.

Ces principes d'organisation ont été systématisés compte tenu du rôle des villes dans le contrôle du territoire de l'Empire. Dans le plan type des villes romaines sont conjugués à la fois des exigences techniques de reproductibilité - le plan est conçu pour être utilisable par de simples soldats en campagne - et des intentions d'ordre religieux. C'est le cas de l'axe est-ouest (*decumanus*) coupant l'axe nord-sud (*cardo*). Pour Jean Jacques Wunenberger, « le plan en croix représente analogiquement le carrefour des orientations cosmiques »<sup>11</sup>. Ce plan est un instrument de romanisation, tout particulièrement utilisé dans les marges occidentales de l'empire. C'est même, si l'on en croit les propos prêtés au rebelle breton Galcacus par Tacite, un instrument d'« accoutumance à l'esclavage ».

---

<sup>11</sup> *Le sacré*, PUF, 1981.

Quoiqu'il en soit, dans les territoires conquis comme à Rome, le sol de la ville est consacré aux dieux. Fontaines, sanctuaires, lieux de réunion permettent l'éclosion d'une socialité propre qui font de ces colonies, comme le note Pierre Grimal, « une image de Rome ». Tant l'implantation des bâtiments que le développement urbain obéissent ainsi à des critères plus variés, religieux et politiques, que les seules potentialités économiques du site.

### **Du modèle à son ombre : de la ville romaine à la ville médiévale**

Le Moyen Age, explique Georges Duby, se caractérise par le choc de deux incultures : celle des Romains et celle des germano-slaves. La gestion administrative centralisée des Romains fait place à une multitude de petits centres avec une fonction directe de refuge. En ce sens, la ville en Occident après la chute de l'Empire romain n'est que « l'ombre de la ville romaine » remarque Jean Pierre Muret <sup>12</sup>. Mais celle-ci reste le modèle, et ce jusqu'à la renaissance urbaine du XIII<sup>ème</sup> siècle. Généralement, l'espace public des villes du Moyen Age comporte une place de l'Eglise et une place du marché. Ces places sont proches l'une de l'autre, et parfois même une seule place réunit sur ses pourtours l'église, l'hôtel de ville, les maisons des marchands (en général les plus riches d'entre eux). Non seulement on ne retrouve donc pas la séparation nette dans les villes romaines entre les lieux du politique et ceux du commerce, mais le lieu du politique au Moyen Age n'est plus institutionnalisé par le vide constitué par une place.

La ville du Moyen-Age se replie sur elle-même. Elle sature son espace avant toute extension : la ville est enserrée dans une enceinte que l'on recule quand l'espace intérieur est entièrement saturé. Les travaux de construction des remparts sont en effet

---

<sup>12</sup> J-P Muret, *La ville comme paysage*, C.R.U, 1980.

considérables et mobilisent des énergies précieuses. Les dimensions des villes, compte tenu de cette exigence de fortification ne sont pas considérables. Les surfaces sont de 180 hectares pour Sienne et Lübeck, 400 ha pour Bologne, 440 ha pour Paris (à l'intérieur de l'enceinte de Charles V de 1370), 580 pour Milan, 600 pour Venise. Et du fait de cette nécessité d'utiliser au mieux l'espace ceinturé avant de reculer l'enceinte, les villes médiévales se caractérisent par une densité souvent supérieure à celle de nos actuelles banlieues, compte tenu de l'intégration d'espaces ruraux. On compte environ 50.000 habitants à Sienne, 200.000 à Paris et à Milan, ... Dans la mesure où c'est la densité qui permet la multiplicité des événements architecturaux, il ne faut pas chercher ailleurs l'origine du charme qui caractérise les quartiers construits durant ces époques.

Les remparts ne sont qu'un aspect de la question des défenses de la ville. Car si le mur d'enceinte est une première protection contre l'ennemi extérieur, un réseau viaire labyrinthique, irrégulier, connu par les seuls défenseurs, est une autre défense. Mais par rapport à un ennemi intérieur, c'est le contraire: un réseau de voies droites, une ville bien « lisible », des rues en échiquier favorisent la répression dans le cas éventuel d'émeutes. Bien avant le baron Haussmann, Aristote relevait la nécessité de choisir entre la défense extérieure et celle limitant la guerre civile. Comme le note Laurent Charré, la tendance est de privilégier, en cas de guerre extérieure, « la ville proche d'un radioconcentrisme spontané et confus », et, en cas de guerre civile, « l'échiquier strict et parfait » <sup>13</sup>. Le premier modèle correspond aussi aux tendances spontanées d'un développement non contrôlé. Mais c'est en affirmant sa préférence pour l'échiquier que le pouvoir s'affirme.

---

<sup>13</sup> « Formes de guerres, formes de villes », in *Lumières de la ville*, n° 3, 1991.